

AUX AMIS DE L'INSTRUCTION  
Conférence de M. Pierre Chazel

Organisée sous les doubles auspices des Amis de la pensée protestante et du Centre protestant d'études, cette seconde conférence de cette série ne pouvait qu'attirer de nombreux auditeurs, heureux d'entendre à nouveau M. le professeur Pierre Chazel et intrigués par le titre assurément peu banal de son étude: «André Gide, ou les cinq tentations du protestantisme».

M. Chazel, bien entendu, ne se proposait pas de faire le procès du protestantisme, dont Gide ne peut tout de même pas passer pour un authentique représentant. Il a même souffert, comme d'une hypothèque, de cette hérédité protestante, dont la trace se constate tout au long de son œuvre. Et s'il n'est assurément pas un témoin direct du protestantisme, il l'est cependant assez pour que son témoignage mérite d'être écouté, ne fût-ce que comme une question posée au protestantisme avec la lucidité hardie d'un homme qui a osé aller jusqu'au bout, même dans le mal. Or il est bon qu'il y ait de ces hommes-là.

Le protestantisme, d'autre part, ne doit pas avoir honte d'avouer ses tentations. C'est même là une hygiène excellente, dont l'Eglise tout entière gagnerait à user plus souvent. Les protestants, en tout cas, se savent pécheurs et n'ignorent pas que la Réforme est toujours à refaire. Plutôt donc que de faire monter Gide sur un bûcher, ils ont à prêter attention à son témoignage, qui les engage eux-mêmes totalement.

Si à travers l'extrême mobilité et complexité de sa pensée, on cherche une tendance dominante, une constante, on la trouve dans ce tourment de la pureté, dans cette exigence héroïque qui est bien la marque de son ascendance puritaine. Mais il n'y a pas d'héroïsmes sans risques, ni de tentatives sans tentations. Et M. Chazel de les déceler en étudiant, sous cet angle-là, les œuvres les plus symptomatiques de Gide: *Les cahiers d'André Walter*, *La porte étroite*, *Les nourritures terrestres*, *Sauil*, et particulièrement son *Journal*. Ces tentations sont celles d'une certaine ferveur piétiste, puis du moralisme appelant sa contre-partie: l'immoralisme, l'introspection de l'homme qui à force de s'épier devient incapable d'agir, enfin le non-conformisme du révolté. Ce sont autant de vertus déviées, à la source desquelles M. Chazel voit ce même tourment de pureté.

«Qui veut faire l'ange fait la bête», ce mot de Pascal s'applique au piège qui guette certaine ferveur mystique près de laquelle se glisse l'autre, le démon, le tentateur, pour en faire simplement la nostalgie du paradis perdu et faire aboutir à un échec l'austérité ascétique du puritain qui confond la sainteté et la contrainte. Ce moralisme en vient à remplacer la foi. Mais ici Gide se dédouble et va opter pour l'immoralisme. Il a incarné le moralisme dans ce qu'il a de plus dangereux et pour aussitôt le combattre, non sans essayer d'acclimater

son allégresse païenne dans son paradis perdu. Ce mécréant découvre un Christ immoraliste qui enseigne la liberté par la joie et qui voit l'impureté dans les refoulements.

Rien de plus impressionnant que le *Journal* de Gide. Toujours avec son exigence morale, il s'y regarde vivre, se juge, non avec la complaisance d'un Rousseau, mais avec la lucidité d'un Benjamin Constant. Et cette introspection, qui est aussi une tentation du protestantisme, le conduira à son non-conformisme, qui se cabre devant tout. Ce grand nomade finit par se détacher de tout, du bien et du mal, voire de soi-même. N'est-ce pas le risque d'une pente qui, d'une saine protestation et d'un sain non-conformisme, glisse à une rupture perpétuelle avec tout et avec tous?

Aussi Gide restera-t-il seul. Il a trop regimbé contre les disciplines pour avoir des disciples. Rien ne serait plus absurde qu'un conformisme gidien. Après tout, ce sera la grande leçon qu'il nous laisse lorsqu'il nous oblige à considérer que nous avons seuls charge de notre âme et que l'homme ne vaut que par les tentations surmontées.

E. M.

450

1956